

Joy Sorman



L'arbalète gallimard

Paris Gare du Nord

Paris Gare du Nord

JOY SORMAN

Paris Gare du Nord

l'arbalète gallimard

l'arbalète

collection dirigée par
Thomas Simonnet

GARE DU NORD

Lundi 2 mai 2011

16 h 40 :
ARRIVÉE

Gare du Nord on sait déjà qu'il y aura la foule, l'Europe qui débarque par le Thalys et l'Eurostar, on sait qu'il y aura des masses de voyageurs en transhumance sur les quais, des milliers de valises à roulettes, des vendeurs de journaux et des hommes d'affaires. Ça on le sait déjà, on le voit quand on va prendre son train, on n'est pas étonné.

Mais ce matin je n'ai pas de train à prendre, rien à faire de sérieux à la gare du Nord, pas même un rendez-vous. Je suis là pour regarder.

Et quand on se pose quelque part pour ne plus en bouger il se passe des choses invraisemblables, des choses qui surgissent parce qu'on a pris le temps de les attendre, parce qu'on est resté.

Par exemple : je me poste sur le parvis devant

l'entrée de la gare (je squatte une selle de scooter) et je vois Brice Hortefeux. Il ne s'est pas écoulé 30 secondes que déjà je vois Brice Hortefeux. Il sort d'une voiture sombre, blazer bleu marine à boutons dorés, mille-feuilles de dossiers sous le bras. Il n'a visiblement pas de garde du corps, est aussitôt interpellé par un jeune homme du genre *quand y'en a un ça va mais c'est quand y'en a plusieurs que ça commence à poser des problèmes*. Il ne s'enfuit pas, écoute ce que le garçon veut lui dire — le garçon qui porte un t-shirt jaune «don't break my art» et mouline les bras. Je n'en saurai pas plus.

Je décide de rester et d'attendre encore que quelque chose surgisse, il suffit d'attendre. Moins d'une minute plus tard je vois sortir de la gare une adolescente en pantalon ethnique et sandales de cuir : elle tient un hamster par la main. C'est-à-dire que le hamster pend dans le vide, tenu par la patte avant droite. Au bout de la main de cette jeune fille se balance non pas une peluche mais un hamster brun et blanc absolument vivant, bien que silencieux (silence étonnant au regard de sa posture inconfortable).

Suivent un curé en soutane sous un chapeau de paille à larges bords et fumant une clope roulée, puis deux sœurs jumelles octogénaires aux cheveux rouges. C'est au moins un film de Peter Sellers.

18 h 23 :
CARRELAGES

À la gare du Nord passe la ligne 4 du métro qui relie la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans. Une partie de la gare du Nord, sous le contrôle de la SNCF, est donc en territoire RATP.

Le responsable de la ligne 4 m'explique comment distinguer les deux territoires, comment savoir où je suis : *C'est simple, si le carrelage au sol est blanc c'est la SNCF, s'il est noir c'est la RATP. Quand il y a un problème, quand la sécurité doit intervenir, on regarde la couleur du sol pour savoir quelles équipes envoyer, police ferroviaire ou police du métro.*

18 h 28 :
REGARDS

La gare du Nord est surveillée par 175 caméras SNCF — des caméras à 360 degrés (sur le modèle d'un œil de vache : car la vache voit à 360 degrés, elle a des yeux derrière la tête, rien ne lui échappe, elle voit venir de loin l'abatteur et sa grande lame de boucher), et 50 caméras RATP moins sophistiquées (sur le modèle d'un œil humain).

18 h 47 :
GÉNÉRATIONS

Au centre de liaison de la RATP, sous la gare du Nord, un agent a les yeux rivés sur une dizaine d'écrans de surveillance. Images des quais, des couloirs, des bureaux de vente. Tout est calme. Philippe, l'agent aux yeux plissés, fixe ces images depuis vingt-deux ans. Chaque jour il voit défiler des milliers de passagers du métro. La plupart sont anonymes. Pas tous. Il en reconnaît certains : ceux qui chaque jour se postent en bout de quai pour attendre la première rame du matin. Les pickpockets aussi. Et ceux qui mendient. Il me raconte qu'il y a vingt ans, quand il a commencé, il apercevait chaque jour sur son écran de contrôle la silhouette d'une jeune femme faisant la manche. Puis il l'a vue enceinte. Puis il l'a vue mendier avec son bébé. Aujourd'hui le bébé a vingt ans, c'est un garçon et il mendie à son tour. Philippe a vu passer une génération et ça lui file un coup de vieux. Il a vu grandir cet enfant sur le quai du métro direction Porte-de-Clignancourt.

19 h 07 :
CABINE I

Au métro Gare-du-Nord je monte dans la cabine du conducteur, direction Porte-d'Orléans. Il vient de prendre son service : six heures trente aux manettes, quasiment sans pause.

Sur cette ligne le compteur de vitesse et le tableau de bord datent de 1959 mais la conduite est presque entièrement automatisée. Le chauffeur appuie sur un bouton jaune pour ouvrir et fermer les portes après avoir jeté un œil dans le rétro qui capte toute la longueur du quai en travelling arrière. Quand le conducteur s'ennuie il passe quelques instants en mode manuel, *pour se réveiller les sens*. Il préfère les vieux métros, ceux qui accélèrent et freinent plus fort, n'apprécie pas le confort anesthésiant des nouvelles rames qui démarrent feutrées et souples. Il aime les lignes sur lesquelles les stations sont bien espacées afin de prendre davantage de vitesse. Il dit que ça lui donne *un sentiment d'activité*. Il aime aussi les quais bondés parce qu'il y a *de l'ambiance, de la vie*. *La 4 et la 13 sont bien pour ça, pour le bordel*.

Lui aussi, comme l'agent du centre de liaison qui surveille les écrans, reconnaît ses passagers. Ceux qui chaque jour à la même heure pendant vingt ans prennent le même métro. *Je les vois vieillir, je vois leur vie*

changer, je les vois seuls, en couple, avec des enfants, seuls à nouveau.

Mais, tout comme l'agent du centre de liaison n'a accès aux visages que par écrans interposés, le conducteur ne rencontre jamais vraiment ses passagers. Il les aperçoit dans un rétroviseur. Il ne connaît que leurs reflets dans le miroir fixé en bout de quai, à hauteur de sa cabine quand la rame s'arrête pour charger et décharger.

Est-ce qu'on peut dire qu'on connaît quelqu'un quand on l'a vu tous les jours pendant vingt ans sur un écran de contrôle ou dans un rétroviseur?

J'aurais tendance à dire oui.

19 h 33 :
POUSSIÈRE

Sous terre où roulent les métros il y a beaucoup plus de pollution qu'à la surface où roulent les voitures.

Il y a beaucoup de poussière : les conducteurs de rames se mouchent et c'est tout noir.

19 h 41 :
CABINE 2

Retour en cabine, cette fois c'est une femme au volant. Elle a trente ans, conduit depuis l'âge de vingt et un ans (le minimum légal). Son père, mécanicien à la RATP, voulait qu'elle intègre le plus vite possible l'entreprise — *pour la sécurité de l'emploi*. Elle a commencé par faire de la vente au guichet, elle a détesté. C'était à Nanterre : *Les clients ils me gueulaient dessus à longueur de journée, j'en ai eu marre. Là au moins dans ma cabine je suis peinarde, j'ai plus à voir leurs tronches.*

Son rêve c'est de devenir conductrice de RER, l'élite, la vie au grand air, en surface c'est quand même mieux.

19 h 46 :
CITÉ

Dans le métro la majorité des suicides a lieu à la station Cité. Juste en dessous du palais de justice. La sentence tombe, on sort hagard, on marche les quelques mètres qui nous séparent de la bouche de métro et on se jette sur la voie.

Quand il y a beaucoup de monde sur le quai ce conducteur passe en mode manuel et rentre moins

vite en station. Il ne pense pas au suicide mais il a peur que quelqu'un tombe.

20 h 04 :
BABY-FOOT

Dans la salle de repos des contrôleurs la télé est branchée sur une chaîne d'infos en continu, les images de Ben Laden passent en boucle, personne ne regarde, on joue au baby-foot.

GARE DU NORD

Mardi 3 mai 2011

14 h 24 :
LA MER EST BASSE

La gare a ses horaires de marée — marée haute et marée basse. À 13 heures tout semble déserté : rares voyageurs, militaires qui patrouillent à vue, échoppes vides (boutiques de cravates, de glaces, de vêtements pour enfants, de chocolats, de saucissons de l'Aveyron et de pâtés du Cantal).

À 14 heures, la vague de voyageurs remonte d'un coup.

Mais j'ai le sentiment que c'est dehors que ça se passe : je sors de la gare.

14 h 55 :
DEDANS DEHORS

Je me tiens sur le seuil, à la frontière du dedans — gare — et du dehors — rue, ville. Je me tiens sur le parvis, nommé place Napoléon III, et cette frontière est efficace, elle opère. Entre l'intérieur et l'extérieur, tout change et pas seulement la lumière aveuglante qui blanchit l'espace. C'est aussi une affaire de durée, je la sens, je la palpe. Et ce sont tous ces gens, tout le monde est là, devant cette gare, le mélange est frappant, total.

À l'intérieur de la gare je vois mal, je distingue à peine, je ne fais plus la différence entre tous ces voyageurs qui marchent du même pas — une masse grise danse sur les quais.

À l'extérieur, je vois clairement, je vois les âges, les corps, les peaux, les vêtements, les démarches et les regards.

Intérieur, extérieur, mon œil fait le point. Est-ce seulement grâce à la lumière du jour ?

16 h 26 :
COMMERCE

Devant la gare, des hommes vendent tous le même journal, *Le journal des sans-abris*. Ils sont des dizaines,

alpaguent le même passant cinq fois de suite sans le reconnaître, et restent groupés. Leur technique commerciale n'est pas au point.

Ceux qui vendent les journaux n'aiment pas ceux qui font la manche, comme une concurrence déloyale. Ils chassent les mendiants à coups de journal sur la tête et d'invectives. Ce sont surtout les hommes qui vendent et les femmes qui mendient. Elles se défendent, les insultent et donnent des coups de pied. Je suis de leur côté.

Eux, ça les fait marrer.

17 h 01 : ESPACE PUBLIC

Sur le parvis devant la gare il y a du monde, des attroupements permanents, des gens qui attendent, se donnent rendez-vous, déjeunent d'un Mac bacon et d'une petite frite.

Et absolument rien pour s'asseoir, rien pour profiter, habiter.

Les lieux ont été rénovés récemment et, désormais, dès qu'on rénove on démonte les bancs, on plante des piques, on rase les plots : privation de l'espace public. Nous ne pouvons plus stationner confortablement dans la ville. Il faut circuler, évacuer, surtout pas se poser, pas s'installer. Comme si s'asseoir dans

la rue était devenu l'acte le plus subversif qui soit, le plus menaçant.

Aux abords des gares, où se concentre une population cabossée, le fantasme du karcher est encore plus vif.

Les deux derniers bancs du parvis sont en surpopulation permanente, les filles se posent sur les genoux des garçons, les pigeons renoncent à s'en faire un perchoir. Alors on s'accroupit, les plus jeunes s'assoient en tailleur sur un bout de trottoir, on cherche un mur pour s'adosser, on squatte les selles de scooters garés, on se pose sur un parking à vélos, on guette le moindre élément de mobilier urbain pour se reposer un peu.

Pourtant on aimerait tant profiter du paysage, de cette arène claire et dégagée, respirer l'air bétonné de Paris et regarder le ciel si vaste à cet endroit de la ville.

Un homme s'est assis sur un Caddie abandonné au beau milieu du parvis. Il téléphone en mangeant un sandwich. Une jeune fille s'approche, elle porte un uniforme SNCF et veut récupérer le Caddie. *J'en ai besoin immédiatement monsieur. Immédiatement.* L'homme ne proteste même pas.

17 h 12 :
TRAFIC

Gare du Nord, un train part toutes les trois minutes.

Jonathan Littell
Le sec et l'humide
Triptyque. Trois études sur Francis Bacon

Frédéric Pajak
J'entends des voix, récit écrit et dessiné
Autoportrait, récit écrit et dessiné

J.-B. Pontalis, J.M.G. Le Clézio, P. Auster, P. Aulagnier, M. Dorra, M.
Foucault, P. Alferi, F. Cusset
Dossier Wölfson ou l'affaire du Schizo et les langues

Arthur Schopenhauer
Schopenhauer dans tous ses états, dessins de Frédéric Pajak

Zouc et Hervé Guibert
Zouc par Zouc, l'entretien avec Hervé Guibert



Paris Gare du Nord

Joy Sorman

Cette édition électronique du livre
Paris Gare du Nord de Joy Sorman
a été réalisée le 27 octobre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135578 - Numéro d'édition : 233099).

Code Sodis : N50409 - ISBN : 9782072453809

Numéro d'édition : 236205.